



**HAL**  
open science

## Crack, classe et race à Paris

Julie Costa

► **To cite this version:**

| Julie Costa. Crack, classe et race à Paris. 2021, pp.10-12. hal-03618092

**HAL Id: hal-03618092**

**<https://hal.science/hal-03618092>**

Submitted on 22 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AUTO SUPPORT ET RÉDUCTION DES RISQUES PRAMI LES USAGERS DE DROGUES

# ASUD

NOVEMBRE 2021 - 8 €



JOURNAL N°64



# TOXICOPHOBIE

## LA DOUBLE PEINE

# Crack, classe et race à Paris

Depuis les années 1990, le crack est au cœur de débats passionnés. Cette effervescence est justifiée par des croyances aussi tenaces qu'inexactes sur les répercussions de cette drogue, diabolisée par les profanes, les médias et les autorités politiques. La mauvaise réputation de ce « fléau » n'a cessé d'empoisonner l'image des quartiers où il circule, ainsi que de ceux qui s'adonnent à sa consommation, plus souvent noirs et métisses. Constat de cette discrimination supplémentaire.

## Héritage anglo-saxon

Sur le plan des représentations, le crack mobilise des significations façonnées par des forces culturelles et politiques puissantes. Dans l'échelle des produits, il condense ce qu'il y a de pire dans les mondes de la drogue et de

sulfureuse depuis son apparition comme « drogue démon » dans les ghettos noirs et hispaniques des villes états-uniennes comme Miami et New York. De ce côté de l'Atlantique, à Paris, les choses n'ont pas été si différentes : à l'instar de l'histoire américaine, les liens entre crack, pauvreté urbaine et immigration ont envahi les scènes ouvertes et les imaginaires sociaux, entretenant au fil du temps une véritable spirale des discriminations qui reste à être problématisée.

## Intersections historiques

Le crack fait irruption dans les milieux précaires parisiens au cours des années 1980, implanté par des usagers-revendeurs antillais (Marchant, 2013). Relégué d'abord aux squats de certains quartiers populaires, il se diffuse dans l'espace public du nord-est parisien dans la décennie suivante, au rythme de la rénovation urbaine. De scènes ouvertes de consommation de crack aux plans éphémères, on y constate depuis une surreprésentation et une visibilité accrue de minorités ethniques marginalisées, qui, au-delà d'une source d'approvisionnement, attribuent une forte fonction socialisatrice à ces espaces (Costa, 2021).

Non que la « galette », réputée « drogue du pauvre », se limite aux territoires occupés par les successives vagues migratoires qui ont échoué dans la capitale à la fin du xx<sup>e</sup> siècle. Bien au contraire, elle circule déjà dans les années 1990 dans les milieux insérés du showbiz et des « teufs », sous l'appellation de free-base<sup>2</sup>. Restées à distance des marchés ouverts et à l'angle mort des médias et de la politique antidrogue, ces populations « cachées » ont pu jusqu'ici échapper aux stigmates du produit et aux risques des mondes de la rue. Qui plus est, les « tuyaux » construits

la déchéance qu'on lui rattache, étant associé à la perte de contrôle de soi et à la misère sociale. Couramment lié aux groupes sociaux marginalisés, le crack dispose de cette réputation



sur la base de l'intimité et de confiance ont assuré la qualité de la « came » et tout un ensemble des sociabilités intégratrices qui font souvent obstacle aux escalades désenchantées de la « conso ».

À l'autre extrême de l'échelle sociale et du stigmate, la précarité des populations confluant dans les espaces de deal et de consommation a contribué à y faire émerger et multiplier des tensions et problématiques diverses. Ces populations ont depuis fait couler l'encre de nombreux journalistes et hommes politiques qui n'ont cessé d'associer les mots « insécurité » et « insalubrité », au crack et à ses usager-es. Appuyée sur ces associations, la croisade anti-crack a progressivement gagné en importance et en légitimité, aboutissant non seulement à des politiques et dispositifs ciblés, mais aussi à la formation de collectifs de riverains fortement engagés dans la cause.

## Une question sociale

Si, à Paris comme ailleurs, le crack continue à être consommé par différents groupes sociaux, reste que les rapprochements entre certaines populations marginalisées ont favorisé la dynamisation récente des marchés de rue parisiens et le déclenchement de ladite « crise du crack ». L'absorption de russo-phones injecteurs d'opiacés et, dans une moindre mesure, des quelques néo-arrivants d'Afrique noire et du Moyen-Orient illustre cette porosité, facilitée par le partage de territoires et de rudes conditions d'existence. Le cumul des désavantages sociaux constitue ici, d'un côté, une brèche d'insertion pour le crack et ses plaisirs, et, de l'autre, un substrat fertile pour les potentiels effets délétères de son usage intensif.

De par leur situation de rue, ces populations sont, de plus, particulièrement visibles et exposées aux interactions conflictuelles et discriminatoires. Ici, les préjugés moraux qui pèsent sur leur consommation viennent s'emboîter aux stigmates qui découlent de leur condition socio-économique, caractérisée, entre autres, par le manque d'emploi, par une situation administrative irrégulière et par l'absence temporaire ou chronique de logement. Si cette dimension « sociale » est flagrante et largement dénoncée (Avril, 2020), elle ne peut pas effacer d'autres dimensions ségréгатives et stigmatisantes qui se manifestent, comme celles d'ordre ethnico-racial.

## Une question (aussi) ethnico-raciale ?

Alors même que l'hétérogénéité sociodémographique des usager-es de crack dans les structures de bas seuil et dans les principales scènes ouvertes de Paris a été mise en avant par les enquêtes récentes (Cadet-Tairou et al., 2021), il demeure qu'une partie non négligeable de personnes qui y sont ancrées correspondent à des phénotypes « racisés » et, surtout, à des personnes noires et métisses. Même ceux qui se veulent « aveugles à la couleur » constateront qu'il en va de même pour les images véhiculées dans les médias traditionnels et dans les réseaux sociaux qui donnent corps et vie au « fléau » du crack à Paris.

## CRACK ET FREE-BASE, LES FRÈRES JUMEAUX

Chimiquement le free-base et le crack sont exactement les mêmes substances obtenues par adulation de la cocaïne en poudre retournée de l'acide vers la base pour obtenir un « caillou », plus pratique pour être fumé. Lorsque ce processus est effectué par un particulier à partir de sa propre cocaïne, on attribue à l'opération le terme générique de « free-base ». On parle alors couramment de « baser sa coke ». Lorsque que le même processus est opéré sur des grandes quantités vendues ensuite au détail aux consommateurs dans la rue, on appelle cela du « crack ». De fait, le phénomène « crack » repose moins sur une assise pharmacologique que sur des bases ethnico-sociales. Pour exister, le « crack » a besoin d'une scène ouverte, c'est-à-dire un espace urbain investi par les usagers où la vente et la consommation se font sur place et d'un groupe de dealers qui s'attribue le monopole de la vente au détail de toutes petites quantités. En l'état, la sémantique est lourde de significations sociales et culturelles. Le free-base concerne des populations plus insérées, susceptibles de mobiliser suffisamment de ressources financières pour acheter de la cocaïne en poudre pour la transformer en caillou et par voie de conséquence les free-basers s'avèrent être plus souvent... blancs. La configuration raciale de la scène, évoquée sans complexe dans les séries américaines, fait l'objet d'une euphémisation permanente dans les médias français, ce qui justifie les accusations de « racisme anti-blanc » de certains secteurs de l'opinion qui posent les riverains en victimes de l'immigration. À titre d'information, à l'exception du nord-est parisien, les autres scènes de crack dans l'espace français sont situées sur le continent américain, à Cayenne, Pointe-à-Pitre et Fort-de-France.

### Références bibliographiques

- Avril, E. (2020). « Guerre à la drogue, guerre sociale », *Journal ASUD*, 63, 20-21.
- Bourgeois, P. (1995). *In search of respect: Selling crack in El Barrio*. Cambridge University Press.
- Bourgeois, P. (2018). « Decolonising drug studies in an era of predatory accumulation », *Third World Quarterly*.
- Costa, J. (2021). « Incursions ethnographiques dans les territoires du crack à Paris », *Swaps*, 98-99, 7-11.
- Fernandez, F. (2012). 16. « Responsables de quoi? ». In *Economies morales contemporaines* (p. 355-376). La Découverte.
- Kokoreff, M., Coppel, A., & Peraldi, M. (2018). *La Catastrophe invisible. Histoire sociale de l'héroïne*. Éditions Amsterdam.
- Marchant, A. (2013). « L'arrivée du crack en France, entre fantasmes et réalités », *Swaps*, 70, 4.
- Olivet, F. (2020). *Au risque de la race*, Éditions L'Aube
- Reinarman, C., & Levine, H. G. (Éds.). (1997). *Crack in America. Demon drugs and social justice*. University of California Press.
- Toussirt, M., & Ingold, F.-R. (1994). *La consommation du « crack » à Paris en 1993: Données épidémiologiques et ethnographiques* (p. 17). Irep Zi

De tels contours sont très peu ou pas du tout évoqués jusqu'à présent, impliquant d'abord l'invisibilisation d'un élément qui pourrait beaucoup nous apprendre sur les ressorts communautaires et culturels du phénomène. Ce visible constat muet masque également les effets qu'une telle composition ethnico-raciale peut avoir sur les représentations politico-médiatiques afférentes ainsi que sur les répertoires de gestion des populations consommatrices. À cet égard, lorsque nous analysons la médiatisation de la question du crack, nous identifions, par exemple, comment des actes particulièrement condamnables sur le plan moral restent souvent rattachés aux noires et métisses : trafic, prostitution sauvage, viols, altercations violentes, mendicité agressive. Il n'en est pas moins des corps des crackers exposés comme des symboles par excellence de dégradation sociale, sanitaire et psychiatrique.

Sans questionner la véracité de tels contenus et la détresse qu'ils impliquent pour les riverains des quartiers touchés, force est de constater que cette « tonalité raciale » attribuée à la face la plus « sombre » du problème du crack dans l'espace public et dans les imaginaires est à la source d'interprétations trompeuses – voire racistes – des configurations et causes de ce qu'elles prétendent représenter. Rappelons à cet égard les propos du journaliste Éric Zemmour qui affirma sur la chaîne CNews que « les trafiquants [de crack] sont issus de l'immigration. En l'occurrence, ce sont des Sénégalais ». Accusé de déclaration « afrophobe »<sup>3</sup>, il s'explique ensuite sur son profil Twitter : « Je n'ai pas dit « tous les Sénégalais sont trafiquants de crack », j'ai dit « tous les trafiquants de crack sont Sénégalais », c'est pas la même chose ! »

## Spirale de discriminations

Pointées comme vecteurs de perversions, d'incivilités et de maladies, ces populations précaires de couleur figurent, par voie de conséquence, comme les principales cibles d'intervention tant de la part de l'État que des acteurs civils.

D'après un cadre de la DSPAP (4), par exemple, en ce qui concerne la gestion des populations « toxico-manes » dans le

principal arrondissement concerné par la consommation de crack sur la voie publique, un « point d'accroche » important constituerait l'approche « sous l'angle de la situation régulière ou non sur le territoire national ». Aussi neutres puissent-ils paraître du point de vue sécuritaire, ces termes font fortement écho à l'hyperciblage répressif des quartiers populaires et des groupes racisés dans le cadre de la guerre à la drogue (Olivet, 2021).

La logique est analogue du côté civil, comme l'attestent les discours et les pratiques de certains acteurs plus radicaux du front anti-crack. On pense ici, avant tout, au vigilantisme des « brigades anti-gueush », mais aussi aux dérives autoritaires récentes qui prêchent la désintoxication forcée, refusant catégoriquement d'autres modalités d'accompagnement globales à l'image des espaces de consommation supervisés. Appuyés sur des croyances tenaces aussi qu'inexactes sur le crack et ses consommateurs, ces positionnements gagneraient à être davantage pensés à la lumière des tensions d'ordre social et ethnico-racial auxquels ils s'articulent. Autant d'éléments qui montrent non seulement la complexité du problème, mais aussi des pistes à creuser et des pièges à éviter dans le contexte de sa prise en charge publique.

**Julie Costa, doctorante en sociologie à l'Université de Caen, Centre de Recherche Risques et Vulnérabilités (Cerrev)**

1. Mot d'argot désignant la dose de produit vendue dans la rue correspondant à plusieurs blocs de substance cristalline désignée sous le nom de « caillou ».
2. Voir encadré.
3. Cf. <https://www.jeuneafrique.com/1174587/societe/chronique-tous-les-trafiquants-de-crack-sont-senegalais-la-nouvelle-sortie-afro-phobe-deric-zemmour/>
4. Direction de la sécurité de proximité de l'agglomération parisienne

